

KEN LIU



JARDINS  
DE POUSSIÈRE







Ken Liu

# Jardins de poussière

Ouvrage proposé par Ellen Herzfeld & Dominique Martel  
traduit par Pierre-Paul Durastanti

coédition  
le Béliar' & Quarante-Deux



Déjà paru dans  
la collection « Quarante-Deux »

- *Axiomatique*, Greg Egan, 2006, réédition Livre de Poche, 2009
- *Radieux*, Greg Egan, 2007, réédition Livre de Poche, 2011
- *Océanique*, Greg Egan, 2009, Grand Prix de l'Imaginaire 2010, réédition Livre de Poche, 2012
- *La Ménagerie de papier*, Ken Liu, 2015, Grand Prix de l'Imaginaire 2016, réédition Folio SF, 2017
- *Au-delà du gouffre*, Peter Watts, le Béliat', 2016
- *Danses aériennes*, Nancy Kress, 2017, Grand Prix de l'Imaginaire 2018, réédition J'ai Lu, 2019

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,  
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir  
un bon de commande complet :

Le Béliat'  
50, rue du Clos  
77670 Saint-Mammès  
France

ou

[www.belial.fr](http://www.belial.fr)

[venez discuter avec nous sur forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

© 2011, 2012, 2013, 2014, 2016, 2017 & 2018 Ken Liu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre-Paul Durastanti

© 2019, le Béliat' (Saint-Mammès) & Quarante-Deux (Aulnay-sous-bois)  
pour la présente coédition

Illustration de couverture © 2019, Aurélien Police

Collection « Quarante-Deux » dirigée par Ellen Herzfeld & Dominique Martel

- *Le Jardin de poussière* (2014, inédit)
- *La Fille cachée* (2017, inédit)
- *Bonne chasse* (2012, inédit)
- *Rester* (2011, inédit)
- *Ailleurs, très loin de là, de vastes troupeaux de rennes* (2011, inédit)
- *Souvenirs de ma mère* (2012, *Bifrost* n°91, le Béliâl', 2018)
- *Le Fardeau* (2012, *Bifrost* n°85, le Béliâl', 2017)
- *Nul ne possède les cieux* (2014, inédit)
- *Long-courrier* (2014, *Galaxies NS* n°36, 2015, traduction inédite)
- *Nœuds* (2011, *Galaxies NS* n°61, 2019, traduction inédite)
- *Sauver la face* (2011, inédit)
- *Une brève histoire du Tunnel transpacifique* (2013, *Bifrost* n°83, le Béliâl', 2016)
- *Jours fantômes* (2013, inédit)
- *Ce qu'on attend d'un organisateur de mariage* (2014, inédit)
- *Messages du Berceau :  
L'ermite – Quarante-huit heures dans la mer du Massachusetts* (2014, inédit)
- *Empathie byzantine* (2018, inédit)
- *Dolly, la poupée jolie* (2013, inédit)
- *Animaux exotiques* (2012, inédit)
- *Vrais visages* (2012, inédit)
- *Moments privilégiés* (2018, inédit)
- *Rapport d'effet à cause* (2013, inédit)
- *Imagier de cognition comparative pour lecteur avancé* (2016, inédit)
- *La Dernière semence* (2011, inédit)
- *Sept anniversaires* (2016, *Hors-série 2018, Une heure-lumière*, le Béliâl', 2018)
- *Printemps cosmique* (2018, inédit)

# Sommaire

Avant-propos, par Ken Liu .....	7
Le Jardin de poussière .....	12
La Fille cachée .....	22
Bonne chasse .....	52
Rester .....	76
Ailleurs, très loin de là, de vastes troupeaux de rennes .....	94
Souvenirs de ma mère .....	108
Le Fardeau .....	114
Nul ne possède les cieux .....	134
Long-courrier .....	162
Nœuds .....	184
Sauver la face .....	202
Une brève histoire du Tunnel transpacifique .....	218
Jours fantômes .....	238
Ce qu'on attend d'un organisateur de mariage .....	266
Messages du Berceau :	
L'ermite – Quarante-huit heures dans la mer du Massachusetts .....	270
Empathie byzantine .....	290
Dolly, la poupée jolie .....	330
Animaux exotiques .....	336
Vrais visages .....	360
Moments privilégiés .....	378
Rapport d'effet à cause .....	406
Imagier de cognition comparative pour lecteur avancé .....	412
La Dernière semence .....	428
Sept anniversaires .....	434
Printemps cosmique .....	456
Bibliographie de Ken Liu, par Alain Sprauel .....	466

## Avant-propos

VOICI MON deuxième recueil en français. J'ai encore un peu de mal à y croire.

Quand j'ai débuté comme écrivain il y a une vingtaine d'années, je rêvais de publier un ou deux textes dans des revues que je pourrais garder afin de les montrer à mes amis et ma famille. Si on m'avait dit qu'un jour je disposerais d'une quantité de nouvelles suffisante pour assembler un vrai livre en anglais, sans parler de deux, qui plus est dans la langue de Jules Verne et de Jean-Paul Sartre, j'aurais pris cette prédiction pour une très mauvaise blague. Et pourtant, nous y sommes.

J'ai connu une chance incroyable au long de ma carrière. Sans cesse, alors qu'on présentait mon travail à de nouveaux lecteurs dans divers pays, des fans et des collègues se sont faits mes champions. Je ne remercierai jamais assez les éditions du Béliat', soit Erwann Perchoc et Olivier Girard ; mes directeurs d'ouvrage, Ellen Herzfeld et Dominique Martel ; et, surtout, mon traducteur, Pierre-Paul Durastanti. Sans eux, je ne saurais partager mes textes avec les lecteurs français. L'écriture peut se révéler un labeur solitaire, mais avec de tels amis et collègues, il me semble appartenir à une communauté qu'unit le même but : exprimer notre humanité par le biais d'histoires.

Quelques mots sur le sommaire s'imposent sans doute. Comme ce sont Ellen et Dominique qui ont effectué le choix et déterminé l'ordre des textes, j'ai été d'abord surpris, puis enchanté. L'auteur a son idée de la méta-narration globale de ses récits, et constater que les responsables d'un recueil proposent une nouvelle manière d'organiser et de concevoir son

travail peut procurer une expérience bizarre, comme quand on découvre un portrait de soi réalisé par un peintre. On voit révélés des détails oubliés, soulignées des tendances non détectées.

Ce recueil ne respecte aucune chronologie (ni externe, par date de composition, ni interne, selon le cadre des textes), mais les récits se répartissent en sections thématiques. Si je ne prétends en rien avoir déchiffré le principe d'organisation dont mes responsables éditoriaux ont usé, je me sens poussé comme conteur à suivre au fil des textes les méandres de ma carrière, de mes obsessions, de mes espoirs.

On commence par « Le Jardin de poussière », nouvelle très brève sur le sujet le plus grandiose de toute la SF : l'océan illimité du cosmos, où les étoiles ne sont que des points de lumière et où la vie peut paraître plus insignifiante qu'un grain de poussière. Mais comme je n'aime guère me laisser circonscrire par les étiquettes de genre, le recueil vire aussitôt pour proposer deux textes à peine classables dans la science-fiction : « La Fille cachée » et « Bonne chasse » se servent des tropes de la *fantasy* pour raconter des histoires qui traitent du changement et de l'adaptation.

Les trois suivants relèvent du drame familial, sans doute mon type de récit préféré (et un thème qui me tient à cœur depuis que ma femme et moi avons accueilli nos deux filles). « Rester » et « Ailleurs, très loin de là, de vastes troupeaux de rennes » se situent dans le même univers, offrant un regard sur l'avant/après de la transition apocalyptique de notre espèce vers une existence post-humaine, tandis que « Souvenirs de ma mère » est une expérience de pensée sur des parents capables d'observer l'existence entière de leurs enfants grâce à la magie de la technologie. Mais malgré des cadres très différents, le cœur de ces histoires reste identique — le lien entre parents et enfants, le chaînon fondamental entre les générations humaines.

Vient ensuite un groupe de nouvelles (de « Le Fardeau » à « Une brève histoire du tunnel transpacifique ») qui prend pour thème dominant le poids de l'histoire. On peut bien sûr concevoir celle-ci comme la version augmentée des drames familiaux



qui apparaissent plus tôt dans le recueil. Que les personnages de ces récits déterrent (parfois au sens littéral) un passé imaginaire, existent dans une réalité uchronique ou combattent les injustices de notre histoire, ils partagent une même croyance : la connaissance de l'ancien temps donne la clé qui permet d'avancer en confiance vers l'avenir.

« Jours fantômes », situé au point médian exact du livre, sert de résumé thématique à sa première moitié. Composé sous la forme de trois contes liés, ce récit explore la relation entre l'individu et la famille, la nation, le genre humain — allant des injustices de l'histoire coloniale jusqu'à un futur ambivalent parmi les étoiles.

Après l'intermède comique de « Ce qu'on attend d'un organisateur de mariage », la seconde moitié comprend de la vraie science-fiction qui traite surtout de l'impact du progrès technologique en accélération constante. Changement climatique, cryptomonnaie, réalité virtuelle, génie génétique — l'amour, l'éducation, la politique, la guerre, l'individu vont tous se trouver modifiés en permanence. Je n'écris pas sur le mode du futurisme, car j'estime que prédire l'avenir est un jeu voué à l'échec ; à la place, j'offre des possibilités, des expériences de pensée pour explorer les limites de nos systèmes éthiques et moraux, et leur résilience face à des changements cataclysmiques.

« Imagier de cognition comparative pour lecteur avancé » entame la dernière partie du recueil, laquelle renoue avec le thème initial : l'espace infini. Il s'agit sans nul doute du trope science-fictionnel le plus ancien, le plus rebattu, mais il n'y a aucune limite au nombre d'histoires qu'on peut raconter en y recourant. Vers la fin du livre, les narrateurs ne sont plus humains — peut-être sont-ils même post-humains —, et pourtant j'espère que l'humanité de leurs actions poussera néanmoins les lecteurs à faire le rêve le plus magnifique de notre espèce : fusionner avec la création divine.

Le récit bref, contrairement au roman, ne saurait explorer en profondeur l'univers fictif qu'il évoque — une limite et une liberté. Bien que je sois désormais plutôt romancier, je continue

d'apprécier les possibilités offertes par la forme courte, où l'imagination des lecteurs joue un très grand rôle. La place manquant pour une création d'univers détaillée, la nouvelle doit s'appuyer, plus encore que le roman, sur une « invocation d'univers » (une expression de Jo Walton) pour inviter les lecteurs à collaborer avec l'auteur sur la création, à combler les vides, à texturer l'ébauche. C'est un médium plus participatif et je remercie tous ceux qui acceptent de se tenir près de moi pour, ensemble, tirer du néant de nouveaux mondes.

Ken Liu,  
19 février 2019

**Bonne chasse**

LA NUIT. Une demi-lune. Parfois un cri de chouette. On avait éloigné le marchand, son épouse et tous leurs domestiques. Un calme étrange régnait dans la demeure.

Père et moi étions accroupis derrière le rocher de lettré dans la cour. Par les multiples orifices de la pierre, je voyais la fenêtre du fils de la maison.

« Oh ! Tsiao-jung, ma douce Tsiao-jung... »

Ses plaintes enfiévrées étaient pitoyables. Pris de délire, le jeune homme était ligoté sur son lit pour son bien, mais Père avait laissé une fenêtre ouverte afin que la brise porte ses cris jusqu'aux rizières dans le lointain.

« Tu crois qu'elle va venir ? » Je chuchotais. Ce jour-là marquait mon treizième anniversaire et ma première chasse.

« Sans aucun doute, répondit-il. Une *hulijing* ne peut pas résister aux pleurs de l'homme qu'elle a ensorcelé.

– Comme les amants papillons de *La Romance de Liang Shanbo et Zhu Yingtai* ? » Je revoyais la troupe d'opéra passée par notre village l'automne précédent.

« Non. » Père parut éprouver quelque difficulté à s'en expliquer. « Sache simplement que ce n'est pas pareil. »

Je hochai la tête, sans trop comprendre. Je me souvenais toutefois de la visite du marchand et de sa femme venus lui demander son aide.

« Quelle honte ! avait murmuré le marchand. Il n'a même pas dix-neuf ans. Comment a-t-il pu lire autant d'ouvrages savants et succomber pourtant à une telle créature ?

– Il n'y a pas de honte à tomber sous le charme d'une *hujiling*, avait répondu Père. Même le grand érudit Wong Lai a passé trois nuits en compagnie de l'une d'elles, et il a obtenu la première place aux Examens impériaux. Votre fils n'a besoin que d'un peu d'aide.



– *Il faut le sauver, avait dit la femme du marchand en s'inclinant comme un poulet picorant du riz. Si cela se sait, les marieuses ne voudront jamais s'occuper de lui.* »

Une *hujiling* était un démon voleur de cœurs. Je frémis, craignant de manquer du courage voulu pour l'affronter.

Père posa une main toute chaude sur mon épaule, ce qui me calma. Dans cette main, il tenait Queue d'hirondelle, une épée forgée par notre ancêtre, le général Lau Yip, treize générations plus tôt. Investie de bénédictions taoïstes par centaines, sa lame avait bu le sang d'innombrables démons.

Un nuage vagabond obscurcit la lune, plongeant tous les environs dans le noir.

Quand l'astre reparut, je faillis pousser un cri.

Au milieu du jardin intérieur se tenait la plus belle dame que j'aie jamais vue.

Vêtue d'une robe flottante de soie blanche aux manches amples et à la large ceinture argentée, elle avait un visage de neige et des cheveux de charbon qui lui tombaient jusqu'à la taille. Elle m'évoqua les portraits des beautés de la dynastie Tang que la troupe d'opéra accrochait sur scène.

Elle pivota lentement pour regarder alentour, ses yeux chatoyant au clair de lune telles deux mares miroitantes.

Son air chagrin me surprit. Je me sentis désolé pour elle et désireux par-dessus tout de lui rendre le sourire.

Légère comme une plume, la main de mon père sur ma nuque me tira de ma transe ; il m'avait parlé du pouvoir de fascination de la *hulijing*. Les joues brûlantes, le cœur battant la chamade, je détournai mon regard du visage de la créature et je me concentrai sur sa posture.

Pendant toute la semaine, la nuit venue, les serviteurs du marchand avaient patrouillé avec des chiens pour éloigner le démon de sa victime, mais, cette fois, le jardin était désert. Hésitant, soupçonnant un piège, elle restait immobile.

« Tsiao-jung ! Tu es venue me voir ? » La voix fiévreuse du fils s'éleva.

Se détournant, la belle dame marcha — non, glissa, tant ses mouvements étaient gracieux — droit vers la porte de la chambre.

Père surgit de derrière le rocher et lui courut sus, Queue d'hirondelle brandie.

Elle l'esquiva comme si elle avait des yeux derrière la tête. Incapable d'arrêter sa course, mon père planta son épée dans la porte en bois épais avec un bruit sourd. Malgré ses efforts, il ne parvint pas à la dégager tout de suite.

La belle dame lui jeta un coup d'œil, pivota sur ses talons et se dirigea vers le portail.

« Fais quelque chose, Liang ! lança Père. Elle s'enfuit ! »

Je lui courus après, trimbballant mon pot en argile rempli de pisse de chien. Ma tâche consistait à l'en asperger pour l'empêcher de se transformer en renarde et de s'échapper.

Elle se tourna vers moi, souriante. « Tu es un garçon très courageux. » Un parfum de jasmins en fleur après la pluie m'engloba. Sa voix était aussi douce que de la pâte de lotus ; je l'aurais écoutée parler pendant toute l'éternité. Au bout de mon bras pendait le pot en argile, oublié.

« Vas-y ! » hurla Père. Il avait dégagé l'épée.

De frustration, je me mordis la lèvre. Comment pourrais-je devenir chasseur de démons si je me laissais séduire aussi facilement ? J'ôtai le couvercle pour en projeter le contenu vers la silhouette qui s'éloignait, mais l'idée absurde de ne devoir en aucun cas souiller sa robe blanche m'affligea d'un tremblement. Je la ratai, pour l'essentiel — seule une petite quantité de pisse l'éclaboussa.

Pourtant, ces quelques gouttes suffirent. Elle hurla ; le cri, qui évoquait un chien en beaucoup plus sauvage, me hérissa les poils sur la nuque. Elle fit volte-face et gronda, montrant deux rangées de crocs blancs pointus. Je reculai, titubant.

Je l'avais aspergée en pleine transformation : elle avait le visage moitié femme, moitié renarde, le museau imberbe et les oreilles triangulaires dressées, frémissantes de rage. Elle me menaçait de ses mains changées en pattes aux griffes acérées.

Elle ne pouvait plus parler, mais ses yeux traduisaient le venin de ses pensées sans ambiguïté.

Père me dépassa en courant, l'épée brandie pour le coup fatal. La *hulijing* se retourna et se rua contre le portail pour le forcer avant de disparaître derrière un battant gauchi.

Il la poursuivit sans même un regard pour moi. Honteux, je m'élançai sur ses traces.

La *hulijing* avait le pied leste ; sa queue argentée semblait laisser une piste scintillante à travers champs. En revanche, son corps figé en pleine métamorphose conservait sa posture humaine, ce qui l'empêchait de courir aussi vite qu'à quatre pattes.

Nous la vîmes se faufiler dans le temple abandonné, à un *li* du village.

« Contourne le bâtiment. » Père tâchait de reprendre son souffle. « Je passe par devant. Si elle essaie de s'enfuir par la porte de derrière, tu sais ce que tu as à faire. »

L'arrière était envahi d'herbes folles, et le mur à moitié effondré. J'aperçus un éclair blanc dans les décombres.

Décidé à me racheter aux yeux de mon père, je ravalai ma peur et je la pourchassai sans hésiter. Au bout de quelques virages, je l'avais coincée dans l'une des cellules.

J'allais lui verser dessus le reste de pisse de chien quand je me rendis compte que cet animal-ci était beaucoup plus petit que la *hulijing* qu'on traquait : un renardeau blanc de la taille d'un chiot.

Je posai le pot par terre et je plongeai sur ma proie.

Avec une force surprenante pour un si petit animal, elle se débattit sous moi. J'eus du mal à la maîtriser. Au fil de notre lutte, la fourrure sous mes doigts me parut devenir aussi glissante que de la peau ; le corps gagna en longueur, en ampleur, en taille. Je dus peser de tout mon poids pour le maintenir au sol.

Soudain, je m'avisai que j'étreignais le corps nu d'une jeune fille de mon âge.

Poussant un cri, je me relevai d'un bond. Elle se redressa lentement, alla prendre une robe de soie derrière un tas de paille, l'enfila et me toisa avec dédain.

Un grondement retentit dans la grand-salle, suivi par le fracas d'une lourde épée qui s'abattait sur une table. Il y eut ensuite un nouveau grondement et les jurons de mon père.

On échangea un regard, la fille et moi. Elle était encore plus jolie que la chanteuse d'opéra qui n'avait pas quitté mes pensées de toute l'année dernière.

« Pourquoi s'en prendre à nous ? demanda-t-elle. On ne vous a rien fait.

– Ta mère a ensorcelé le fils du marchand. Nous devons le sauver.

– *Ensorcelé ? C'est lui* qui refuse de la laisser en paix. »

J'en restai interloqué. « Qu'est-ce que tu racontes ?

– Une nuit, il y a un mois de ça, il est tombé sur ma mère prise dans un piège posé par un éleveur de poulets. Elle a dû adopter sa forme humaine pour s'échapper ; dès qu'il l'a vue, il s'en est amouraché.

» Comme elle apprécie sa liberté, elle ne voulait rien avoir à faire avec lui, mais une fois qu'un homme s'est épris d'une *hulijing*, elle ne peut que l'entendre, quelle que soit la distance qui les sépare. Les plaintes et les pleurs du fils du marchand l'accaparaient, si bien qu'elle a dû passer le voir chaque nuit pour le calmer. »

Ce n'était pas ce que Père m'avait rapporté.

« Elle aime à séduire des lettrés innocents et à utiliser leur essence vitale pour alimenter sa magie diabolique ! Vois comme ce jeune homme est malade !

– Il est malade parce que ce charlatan de médecin lui a donné un poison censé lui faire oublier ma mère. C'est elle qui le maintient en vie grâce à ses visites nuit après nuit. Et ne parle pas de "séduire". Un homme peut tomber amoureux d'une *hulijing* comme il le fera d'une humaine. »

Faute de savoir quoi répondre, je lançai la première chose qui me passa par la tête. « Je sais que ce n'est pas pareil. »



Elle me considéra d'une mine mutine. « Pas pareil ? J'ai vu ton regard sur moi avant que je mette ma robe. »

Je rougis. « Démone sans pudeur ! » Je ramassai le pot de pisser. Elle resta à me regarder avec un air moqueur. Je finis par poser le récipient.

Dans la grand-salle, le combat gagnait en intensité ; tout d'un coup, un grand fracas retentit, que suivit le hurlement de triomphe de Père et le long cri de douleur de la femme-renarde.

Le sourire narquois s'effaça, remplacé par une colère qui se changea bientôt en chagrin. Les yeux de ma compagne avaient perdu leur lustre : ils semblaient éteints, morts.

Père grogna de nouveau. Le cri s'interrompit soudain.

« Liang ! Liang ! C'est fini. Où es-tu ? »

Des larmes roulaient sur les joues de la fille.

« Fouille le temple, reprit la voix de Père. Elle a peut-être des renardeaux dans le coin. Il faut qu'on les tue aussi. »

Elle se crispa.

« Liang, tu as trouvé quoi ? » La voix se rapprochait.

« Rien. » Je plantai mon regard dans celui de la fille. « Je n'ai rien trouvé du tout. »

Elle se détourna, avant de bondir hors de la cellule sans bruit.

Un instant plus tard, j'aperçus un petit renard blanc qui sautait le mur arrière effondré pour disparaître dans la nuit.

C'était *Qingming*, la Fête des morts. Père et moi, on alla balayer la tombe de Mère, nantis de nourriture et de boisson afin de la réconforter dans l'au-delà.

« J'aimerais rester un peu », annonçai-je. Il hocha la tête et repartit à la maison.

Je murmurai une excuse à ma mère, emballai le poulet qu'on avait apporté et parcourus les trois *li* jusqu'à l'autre versant de la colline où se dressait le temple abandonné.

Je trouvai Yan à genoux dans la grand-salle, non loin de l'endroit où mon père avait tué sa mère cinq ans plus tôt. Elle portait désormais un chignon dans le style de la jeune fille qui a fait son *jijili*, la cérémonie marquant sa sortie de l'enfance. On

se voyait pour *Qingming*, *Chongyang*, *Yulan* et le Nouvel an, les occasions censées réunir les familles.

« Tiens, pour toi, dis-je en lui tendant le poulet cuit à la vapeur.

– Merci. » Elle en détacha une patte qu'elle mordit avec délicatesse. Yan m'avait expliqué que les femmes-renardes choisissaient de vivre près des villages humains afin d'avoir de l'humanité dans leur existence : des conversations, de beaux habits, des poèmes, des histoires et, parfois, l'amour d'un homme digne et gentil.

Mais les *hulijing* restaient des chasseuses qui se sentaient plus libres sous leur forme animale. Vu le sort subi par sa mère, Yan évitait les poulaillers, mais le goût de la volaille lui manquait.

« Et la chasse, ça va ? demandai-je.

– Mal. Il n'y a plus beaucoup de salamandres centenaires ni de lièvres à six orteils. Je ne mange guère à ma faim. » Elle prit une nouvelle bouchée du poulet qu'elle mâcha et avala. « J'ai de la peine à me métamorphoser, aussi.

– À garder cette forme ?

– Non. » Elle posa le reste du poulet par terre et murmura une prière pour sa mère. « À retrouver ma vraie forme, pour chasser. Certaines nuits, je n'y arrive plus du tout. Et toi, la chasse ?

– Pareil. On croise moins d'esprits serpents ou de spectres vengeurs qu'il y a quelques années, semble-t-il. Même les hantises de suicidés avec des comptes à régler diminuent. Et on n'a eu aucun cadavre réanimé à proprement parler depuis des mois. Père se fait du souci pour l'argent. »

On n'avait pas eu à s'occuper d'une *hujiling* depuis des lustres non plus. Yan leur avait peut-être déconseillé le coin. À vrai dire, j'étais soulagé. Devoir expliquer son erreur à mon père ne m'enchantait guère. Il s'irritait déjà de perdre le respect des villageois à présent qu'ils paraissaient avoir moins besoin de son savoir et de son talent.

« Tu n'as jamais songé que les cadavres réanimés étaient peut-être des incompris, comme ma mère et moi ? » Voyant mon expression, elle éclata de rire. « Je plaisante ! »

On avait de drôles de rapports, Yan et moi. Ce n'était pas tout à fait une amie. Plutôt une relation vers laquelle j'étais attiré car on savait tous les deux que le monde fonctionnait d'une autre façon qu'on me l'avait appris.

Elle regarda la part de poulet qu'elle avait laissée pour sa mère. « Je crois que la magie de la terre se tarit. »

Je me doutais que quelque chose clochait, mais je n'avais pas voulu exprimer ma crainte de peur de lui donner corps.

« Qu'est-ce qui l'assèche, à ton avis ? »

Au lieu de répondre, elle tendit l'oreille, concentrée. Puis elle se leva, m'empoigna la main et m'entraîna derrière le boudha de la grand-salle.

« Qu'est-ce que... »

Elle posa un doigt sur mes lèvres. Serré contre elle, je remarquai enfin son odeur, qui rappelait celle de sa mère — fleurie, douce, mais âpre, comme celle de couvertures mises à sécher en plein soleil. Mon visage me cuisait.

Un instant plus tard, j'entendis des hommes entrer dans le temple. Peu à peu, je sortis la tête de derrière la statue pour pouvoir les regarder.

Il faisait chaud ; le groupe voulait s'abriter du soleil de midi. Deux hommes posèrent au sol une chaise à porteurs en osier. Le passager qui en descendit était étranger, la peau pâle, les cheveux jaunes bouclés. Les autres transportaient des tripodes, des niveaux, des tubes en bronze et des malles ouvertes remplies d'appareils bizarres.

« Très honoré Mister Thompson. » Un homme vêtu en mandarin s'approcha de l'étranger. Sa façon de s'incliner, de sourire, de hocher la tête m'évoquait un chien battu qui cherche à rentrer dans les bonnes grâces de son maître. « Reposez-vous et buvez un peu de thé glacé. C'est difficile pour les hommes de travailler en ce jour où ils sont censés visiter les tombes de leur famille, et ils doivent consacrer quelque temps à la prière,

sous peine de fâcher les dieux et les esprits. Je vous promets toutefois qu'ils ne rechigneront pas à la tâche et qu'ils finiront le levé dans les temps.

– Le problème avec vous, les Chinois, ce sont toutes vos superstitions. » L'étranger avait un drôle d'accent, mais je le comprenais sans effort. « Rappelez-vous que le chemin de fer Hong Kong-Tientsin représente un enjeu majeur pour la Grande-Bretagne. Soit j'atteins le village de Botou d'ici ce soir, soit je vous colle à tous une retenue sur salaire. »

J'avais entendu dire que l'empereur mandchou avait subi une défaite et dû accepter toutes sortes de concessions, dont l'une consistait à payer pour aider les étrangers à construire une route en fer, mais cela m'avait semblé si fantaisiste que je n'y avais guère prêté attention.

Le mandarin acquiesça avec enthousiasme. « Très honoré Mister Thompson, vous avez bien raison. Néanmoins, puis-je soumettre une suggestion à votre esprit brillant ? »

L'Anglais fatigué agita la main avec impatience.

« Certains des villageois de la région s'inquiètent du tracé proposé, reprit l'autre. Voyez-vous, ils estiment que la voie déjà posée bloque les veines du *qi* dans la terre. Ce serait du mauvais *feng shui*.

– Qu'est-ce que vous racontez ?

– Pensez à la respiration. » Le mandarin souffla plusieurs fois pour s'assurer que l'étranger suivait. « La terre possède des canaux le long des fleuves, des collines, des routes, et ces canaux transportent l'énergie du *qi*. C'est ce qui donne aux villages leur prospérité, tout en alimentant les animaux rares, les esprits des lieux et les dieux du foyer. Pourriez-vous envisager de déplacer quelque peu les rails, en accord avec les conseils des maîtres du *feng shui* ? »

Thompson leva les yeux au ciel. « C'est le bouquet. Vous voulez que je dévie de l'itinéraire le plus efficace pour notre chemin de fer parce que vous croyez que vos idoles vont se fâcher ? »



Le mandarin parut peiné. « Là où on a posé la voie, des malheurs surviennent : les gens perdent de l'argent, les bêtes meurent, les dieux du foyer ignorent les prières. Bouddhistes et taoïstes, les moines jugent le chemin de fer responsable. »

Thompson s'approcha du bouddha pour l'examiner d'un œil appréciateur. Je me tapis aussitôt derrière la statue et pressai la main de Yan. On retint notre souffle en souhaitant ne pas être découverts.

« Celui-ci garde-t-il son pouvoir ? demanda l'Anglais.

– Le temple n'accueille plus de moines depuis des années faute de moyens, dit le mandarin, mais ce bouddha demeure respecté. J'ai ouï dire que les prières des villageois se voient souvent exaucées. »

Alors, un grand fracas retentit et les hommes poussèrent un soupir collectif.

« Je viens de briser les mains de votre dieu avec ma cane, dit Thompson. Comme vous pouvez le constater, je n'ai pas été frappé par la foudre ou autre calamité. Nous savons donc qu'il s'agit d'une simple idole en terre sèche garnie de paille et couverte de peinture à bas prix. Voilà pourquoi vous avez perdu la guerre contre la Grande-Bretagne. Vous adorez des statues de boue au lieu de construire des routes en fer et des armes en acier. »

Cela mit fin aux discussions sur le tracé de la voie.

Après leur départ, Yan et moi, on émergea de derrière le bouddha pour contempler ses mains tombées au sol.

« Le monde change, dit-elle. Hong Kong, la voie ferrée, les étrangers dont les fils transmettent les voix et dont les machines crachent de la fumée. De plus en plus, les conteurs des maisons de thé évoquent ces merveilles. Cela explique pourquoi l'ancienne magie s'en va, je crois. Une nouvelle magie plus puissante la remplace. »

Elle parlait d'une voix froide, impassible, telle une mare paisible en automne, mais ses mots sonnaient juste. Je revis mon père affectant une mine joyeuse tandis que nos clients se raréfiaient.

Ne perdais-je pas mon temps à apprendre les incantations et les danses de l'épée ?

« Qu'est-ce que tu vas faire ? » Je l'imaginai seule dans les collines, incapable de trouver la nourriture alimentant sa magie.

« Il y a une seule chose que je puisse faire. » Sa voix se brisa, virant au défi, caillou jeté dans la mare. Ensuite, elle me dévisagea ; son aplomb lui revint. « Une seule chose que *nous* puissions faire. Apprendre à survivre. »

Le chemin de fer devint bientôt un élément familier du paysage : la locomotive noire qui haletait dans les rizières verdoyantes, crachant sa fumée et tirant un long train, tel un dragon descendu des montagnes lointaines, floues et bleues. Dans un premier temps, la vue séduisit tout un chacun ; les enfants, ébaubis, couraient le long de la voie pour escorter la puissante machine.

Mais la suite de sa cheminée ne tarda guère à tuer le riz dans les champs voisins ; et deux enfants qui jouaient sur la voie un après-midi, trop effrayés pour s'écarter, se firent tuer. Le train ne fascinait plus.

Les gens du coin cessèrent de nous engager, Père et moi, préférant consulter le missionnaire chrétien ou le nouveau maître d'école qui disait avoir étudié à San Francisco. Les jeunes hommes du village partaient pour Canton ou Hong Kong qui promettaient lumières vives et travail abondant. Les champs restaient en jachère. Le village semblait réduit aux trop vieux et aux trop jeunes, d'humeur résignée. Des provinces lointaines, on venait acquérir des terres à vil prix.

Père passait son temps au salon, Queue d'hirondelle sur les genoux ; de l'aube au crépuscule, il regardait dehors par la porte, comme s'il était lui aussi devenue une statue.

Chaque soir, en rentrant des champs, je voyais une brève lueur d'espoir dans ses yeux.

« Quelqu'un a-t-il demandé notre aide ?

– Non, répondais-je en tâchant de garder un ton léger, mais je parie qu'on aura bientôt un cadavre réanimé, depuis le temps. »

J'évitais de le regarder en parlant ; je refusais de voir la lueur d'espoir s'éteindre.

Un jour, je le découvris pendu à la grande poutre de sa chambre. Pendant que je le décrochais et que je l'allongeais par terre, le cœur serré, la comparaison me frappa : comme les proies qu'il avait traquées toute sa vie, l'ancienne magie l'avait déserté pour toujours et il ne savait pas comment survivre en son absence.

Queue d'hirondelle me parut lourde et terne. Jamais je n'avais envisagé d'autre voie qu'une carrière de chasseur de démons, mais, faute de démons, faute d'esprits, comment la suivre ? Toutes les bénédictions taoïstes placées sur la lame avaient échoué à dissiper le chagrin paternel. Si je restais là, peut-être mon cœur deviendrait-il trop lourd, aussi, au point de ne plus vouloir battre.

Je n'avais pas revu Yan depuis le jour où, six ans plus tôt, on s'était dissimulés des hommes venus tracer la voie ferrée. Mais sa phrase me revenait.

*Apprendre à survivre.*

Je fis mon sac, achetai un billet de train pour Hong Kong.

Le garde sikh vérifia mes papiers et me fit signe de passer le portail de sécurité.

Je marquai une pause pour suivre du regard la voie qui escadait la montagne. Elle évoquait davantage une échelle dressée à l'assaut des cieux. Il s'agissait d'un funiculaire, la ligne de tram qui desservait le sommet du pic Victoria, où les maîtres de Hong Kong vivaient et où les Chinois avaient interdiction de séjourner.

Des Chinois dont on acceptait toutefois qu'ils enfournent du charbon dans les chaudières et graissent les rouages.

Alors que je baissais la tête à l'entrée de la machinerie, la vapeur s'éleva tout autour de moi. Au bout de cinq ans, je

connaissais le grondement régulier des pistons et le grincement saccadé des rouages aussi bien que les rythmes de mon souffle et mon cœur. La musique de leur cacophonie ordonnée me touchait, comme les coups de cymbale et de gong au début d'un opéra. Je vérifiai la pression, appliquai du mastic sur les joints, resserrai les collerettes, remplaçai les rouages usés du câble de secours. Je m'oubliai au travail, une tâche difficile et satisfaisante.

À la fin de mon poste, la nuit tombait. Je ressortis de la machinerie pour découvrir la pleine lune ; un tram bondé escaladait le flanc de la montagne, hissé par le moteur dont j'avais la charge.

« Ne vous laissez pas prendre par les fantômes chinois », dit une femme aux cheveux d'or, ses compagnons éclatant de rire.

On était la nuit de *Yulan*, la Fête des fantômes, m'avisai-je. *Il me faudrait offrir quelque chose à mon père, peut-être aller chercher des billets de banque funéraires à Mong Kok.*

« Comment ça, tu as fini ta journée ? On a encore envie de toi ! lança un homme non loin de là.

– Les filles dans ton genre ne devraient jamais aguicher », dit un autre avec un rire.

Regardant vers les voix, j'aperçus une Chinoise debout dans l'ombre de la station de tram. Son cheongsam ajusté à l'européenne et son maquillage bariolé m'indiquèrent sa profession. Deux Anglais lui bloquaient le passage. L'un d'eux essaya de l'enlacer ; elle s'écarta.

« S'il vous plaît, je suis très fatiguée, dit-elle dans leur langue. Une prochaine fois, peut-être.

– Allons, ne sois pas ridicule, riposta le premier d'une voix durcie. Il n'y a pas à discuter. Suis-nous et fais ce que tu dois faire. »

Je m'approchai d'eux. « Hé ! » Ils se retournèrent pour me regarder. « Je peux savoir quel est le problème ?

– Ça ne te regarde pas.

– Je crois bien que si, vu que vous parlez à ma sœur. »

Je doute qu'ils m'aient cru, mais cinq ans passés à manier de gros engins m'avaient musclé. Au vu de ma figure et de mes



mains noires de graisse, ils estimèrent sans doute que se bagarrer en public avec un machiniste chinois n'en valait pas la peine.

Ils intégrèrent la file d'attente du tram en murmurant des jurons.

« Merci.

– Cela fait longtemps », dis-je en la regardant. Je ravalai mon *tu as bonne mine*. Elle n'avait pas bonne mine du tout ; elle paraissait lasse, émaciée, fragile. Le parfum capiteux qu'elle portait m'agressait les narines.

Mais je m'en serais voulu de la prendre de haut. Juger, c'était le luxe de ceux qui n'avaient pas à survivre.

« C'est la Fête des fantômes ce soir, dit-elle. Je n'avais plus envie de travailler. Je voulais penser à ma mère.

– Et si on allait chercher des offrandes ensemble ? »

On prit le ferry de Kowloon ; le vent marin la requinqua un peu. Humidifiant une serviette à la théière de bord, elle se démaquilla. Je captai une trace de son odeur naturelle, fraîche et délicieuse comme toujours.

« Tu as bonne mine. » Je le pensais.

Dans les rues de Kowloon, on acheta des gâteaux, des fruits, des raviolis chinois froids, un poulet à la vapeur, de l'encens, des billets de banque funéraires, et on se raconta nos vies.

« Et la chasse, ça va ? » lançai-je. On rit tous les deux.

« Être une renarde me manque. » Distracte, elle grignota une aile de poulet. « Un jour, peu après notre toute dernière discussion, j'ai senti l'ultime vestige de magie me quitter. Je ne pouvais plus me transformer.

– Tu m'en vois navré », dis-je, faute de mieux.

« Ma mère m'a appris à apprécier les choses humaines : la nourriture, les vêtements, l'opéra, les vieilles histoires. Mais elle n'en a jamais dépendu. Dès qu'elle le voulait, elle pouvait reprendre sa vraie forme et partir en chasse. Maintenant, dans ce corps, qu'est-ce que je peux faire ? Je n'ai pas de griffes. Je n'ai pas de dents acérées. Je ne cours même pas vite. Tout ce qu'il me reste, c'est ma beauté, la raison pour laquelle ton père et toi avez tué ma mère. Désormais, je vis donc grâce à l'acte

dont tu accusais ma mère à tort : je *séduis* des hommes contre de l'argent.

– Mon père est mort, lui aussi. »

Ma déclaration parut la rendre moins amère. « Que s'est-il passé ?

– Il sentait la magie nous quitter, comme toi. Il ne l'a pas supporté.

– Tu m'en vois navrée. » Il me parut qu'elle aussi restait dans l'expectative.

« Tu m'as dit un jour que tout ce qu'on peut faire, c'est survivre. Je dois t'en remercier. Tu m'as sans doute sauvé la peau.

– Dans ce cas, on est quittes. » Elle sourit. « Ne parlons plus de nous. Cette nuit est dédiée aux fantômes. »

On descendit au port et on disposa notre nourriture près de l'eau pour inviter les fantômes de nos êtres aimés à venir dîner. Ensuite, on alluma les bâtonnets d'encens et on brûla les billets funéraires dans un seau.

Yan regardait les flocons de papier brûlé soulevés par la chaleur des flammes disparaître parmi les étoiles. « Tu crois que les portes du monde souterrain s'ouvrent toujours pour les fantômes ce soir, à présent que la magie a disparu ? »

J'hésitai. Dans ma jeunesse, on m'avait appris à entendre les grattements d'un fantôme sur une fenêtre en papier, à faire la différence entre la voix d'un esprit et le vent, mais je m'étais habitué à supporter le vacarme tonitruant des pistons et le chuintement assourdissant de la vapeur sous pression qui fusait par les valves. Je ne pouvais plus me prétendre en accord avec le monde disparu de mon enfance.

« Je l'ignore, répondis-je. Il en va sans doute de même avec les fantômes qu'avec les gens, je suppose. Certains se débrouilleront pour survivre dans un monde diminué par les routes en fer et les sifflets à vapeur, d'autres échoueront.

– Mais y en aura-t-il qui prospéreront ? »

Elle savait toujours me surprendre.

« Tu es heureux ? reprit-elle. Heureux de faire tourner un moteur toute la journée ? D'être un rouage parmi d'autres ? À quoi est-ce que tu rêves ? »

Je ne gardais aucun souvenir de mes rêves. Je m'étais laissé happer par les mouvements des rouages et des leviers au point que mon esprit remplissait les intervalles entre les bruits incessants du métal contre le métal. C'était un moyen d'éviter de songer à mon père, à un pays qui avait perdu tant de son caractère.

« Je rêve de chasser dans cette jungle de métal et d'asphalte, déclara-t-elle. Je rêve de ma vraie forme sautant d'une poutre à une corniche, d'une terrasse à un toit, jusqu'à ce que je me retrouve au sommet de cette île et que je puisse gronder après tous les hommes qui croient me posséder. »

Ses yeux, enflammés l'espace d'un instant, se ternirent.

« En cette ère de la vapeur et de l'électricité, dans cette vaste métropole, à part les habitants du pic Victoria, y a-t-il encore quelqu'un sous sa vraie forme ? » demanda-t-elle.

Assis côte à côte sur le quai, on brûla toute la nuit des billets funéraires, dans l'attente d'un signe nous prouvant que les fantômes nous côtoyaient toujours.

La vie à Hong Kong pouvait être une drôle d'expérience : d'un jour sur l'autre, rien ne changeait guère, mais comparer sur quelques années permettait de constater qu'on habitait en fait un monde différent.

Vers mes trente ans, les nouveaux modèles de moteurs à vapeur consommaient moins de charbon et produisaient plus d'énergie. Ils perdaient en taille. Les rues s'emplissaient de rickshaws automatiques et de voitures sans chevaux, et ceux qui pouvaient se les offrir possédaient diverses machines assurant que l'air de la maison restait frais et les aliments au froid dans une armoire de la cuisine — le tout alimenté par la vapeur.

J'allais dans les magasins subir l'ire des employés afin d'étudier les nouveaux modèles exposés. Je devrais tous les ouvrages publiés sur les principes et le fonctionnement de la machine à vapeur. Je tâchais d'appliquer ses principes pour améliorer les

engins sous ma responsabilité : j'essayais des cycles de combustion, je testais des types de lubrifiants pour les pistons, j'ajustais les ratios des rouages. Saisir la magie des engins m'apportait une certaine satisfaction.

Un matin, alors que je réparais un timon brisé — travail délicat —, deux paires de souliers vernis s'immobilisèrent sur la plateforme au-dessus de moi.

Je levai les yeux. Deux hommes les baissaient vers moi.

« C'est lui », dit mon chef d'équipe.

L'autre, tiré à quatre épingles, parut sceptique. « C'est bien toi qui as pensé à utiliser un volant d'inertie plus large pour le vieux moteur ? »

Je hochai la tête. Tirer plus de puissance de mes machines que les ingénieurs n'en avaient rêvé m'emplissait de fierté.

« Tu n'as pas volé l'idée à un Anglais ? » Le ton était empreint de sévérité.

Je cillai. La perplexité laissa place à la colère. « Non. » Je m'efforçai de garder un ton posé. Ensuite, je me glissai de nouveau sous la machine pour continuer ma réparation.

« Il est futé, pour un Chinois, dit mon chef d'équipe. On pourra le former.

– Bon, autant essayer, ma foi, dit l'autre. Ça nous coûtera moins cher que d'engager un ingénieur anglais diplômé. »

M. Alexander Findlay Smith, propriétaire du Tram du pic Victoria et lui-même ingénieur passionné, avait discerné une opportunité, anticipant le fait que le progrès technologique mènerait à l'utilisation de la vapeur pour faire mouvoir des automates : des bras et des jambes mécaniques qui finiraient par remplacer les coolies et les serviteurs chinois.

On me choisit pour l'assister dans cette entreprise.

J'appris à réparer les mécanismes d'horloge, à concevoir des systèmes complexes de rouages et à trouver des usages ingénieux aux leviers. J'assimilai la technique de plaquer le métal avec du chrome, de donner des courbes harmonieuses à l'airain. J'inventai des manières de connecter l'univers des mouvements

d'horloge, durci et renforcé, à celui des pistons et de la vapeur, miniaturisé et régulé. Une fois les automates achevés, nous les relierions aux récentes machines analytiques envoyées de Grande-Bretagne et nous les alimenterions avec des bandes perforées en code Babbage-Lovelace.

Il fallut dix ans de labeur, mais des bras mécaniques servaient désormais des boissons dans les bars de Central et des mains mécaniques façonnaient chaussures et vêtements dans les usines des Nouveaux territoires. Dans les demeures du pic Victoria, j'entendais — sans jamais les voir — des appareils de ma conception arpenter les couloirs en toute discrétion pour balayer et laver les sols, elfes mécaniques soufflant des petits nuages de vapeur blanche. Les expatriés pouvaient enfin vivre leur vie dans ce paradis tropical sans devoir supporter la présence des Chinois.

J'avais trente-cinq ans quand elle revint toquer chez moi, tel un souvenir des temps anciens.

Je l'attirai dans mon logis minuscule, jetai un regard à la ronde pour vérifier que nul ne la suivait et fermai la porte.

« Et la chasse, ça va ? » Une mauvaise plaisanterie dont elle eut la gentillesse de rire sans joie.

Sa photo hantait les journaux. Il s'agissait du plus grand scandale de la colonie : non seulement le fils du gouverneur entretenait une maîtresse chinoise — on s'y attendait —, mais celle-ci avait réussi à lui dérober une énorme somme et à disparaître. Tout le monde gloussait pendant que la police retournait la ville à sa recherche.

« Je peux te cacher ce soir. » J'attendis, la seconde moitié de la phrase suspendue entre nous.

Elle s'assit sur la seule chaise de la pièce ; l'ampoule de faible puissance jetait des ombres noires sur sa figure. Elle me paraissait émaciée, épuisée. « Tu me juges, donc.

— J'ai un bon emploi que je voudrais garder. M. Findlay Smith me fait confiance. »

Elle se baissa et entreprit de soulever sa robe.



« Ne fais pas ça. » Je me détournai, refusant de la voir essayer de monnayer ses charmes auprès de moi.

« Regarde. » Il n'y avait aucune note de séduction dans sa voix. « Liang, regarde-moi. »

J'obéis, retenant mal un cri.

Je discernai des membres chromés. Je me baissai pour y regarder de plus près : les joints cylindriques des genoux tournés avec précision, les actionneurs pneumatiques des cuisses jouant dans un silence complet, les pieds aux formes exquises, toutes les surfaces lisses, scintillantes. Je n'avais jamais vu d'aussi belles jambes mécaniques.

« Il m'a fait droguer, expliqua-t-elle. À mon réveil, mes jambes d'origine avaient disparu, remplacées par celles-ci. La douleur était atroce. Il m'a confié son secret : il préférait les machines ; il n'arrivait pas à bander avec une femme de chair. »

J'avais entendu parler de ce genre d'individu. Dans une ville remplie de chrome et d'airain, de fracas métalliques et de sifflements pneumatiques, les désirs se brouillaient.

Pour éviter de devoir la dévisager, je me concentrai sur la façon dont la lumière jouait le long des courbes luisantes de ses mollets.

« J'avais le choix : soit il continuait de me modifier à sa guise, soit je me retrouvais à la rue sans ces jambes. Qui croirait une pute chinoise cul-de-jatte ? Je voulais survivre. Il m'a donc fallu ravalier ma souffrance et le laisser faire. »

Elle se leva pour retirer sa robe et ses gants de soirée. J'assimilai son torse chromé avec sa taille à claire-voie pour permettre l'articulation et le mouvement ; ses bras sinueux, faits de plaques incurvées glissant les unes sur les autres telle une armure obscène ; ses mains façonnées de délicates mailles métalliques dont les doigts d'acier se terminaient par des bijoux au lieu d'ongles.

« Il n'a pas regardé à la dépense. Toutes mes pièces ont été bâties par les meilleurs artisans, puis fixées par les plus grands chirurgiens — il y en a beaucoup qui, dans la plus totale illégalité, veulent étudier comment on peut animer le corps à

l'aide de l'électricité et remplacer les nerfs par des câbles. Ils ne s'adressaient qu'à lui, comme si je n'étais déjà plus qu'une machine.

» Un soir, il m'a fait mal et, au désespoir, je l'ai frappé. Il est tombé comme un pantin de paille. Je me suis alors avisée de la force dont disposaient mes bras de métal. Je l'avais laissé m'infliger tout ça, remplacer mes organes l'un après l'autre, en pleurant ce que je perdais sans me rendre compte de ce que j'avais gagné. Ce qui m'arrivait était *terrible* — mais je pouvais l'être, moi aussi.

» Je l'ai étranglé jusqu'à ce qu'il perde conscience, puis j'ai pris tout l'argent que j'ai trouvé et je suis partie.

» Me voici donc, Liang. Tu acceptes de m'aider ? »

Je m'avançai et l'enlaçai. « On trouvera bien à inverser le processus. Il doit y avoir des docteurs qui... »

Elle m'interrompit. « Non. Ce n'est pas ça que je veux. »



ISBN Béal' : 978-2-84344-959-8  
ISBN Quarante-Deux : 978-2-9510042-7-6

ISBN PDF : 978-2-84344-895-9  
ISBN ePub : 978-2-84344-896-6

v1.0 – 07/11/2019

Cet ouvrage, le 289<sup>e</sup> des éditions du Béal',  
a été achevé de numériser en novembre 2019

*Numérisé en France (sol-3)*